

# La Commune



ASSOCIATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2017 TRIMESTRE 2



SAMEDI 20 MAI 2017 · 14H30

## MONTÉE AU MUR DES FÉDÉRÉS

RENDEZ-VOUS À L'ENTRÉE DU PÈRE-LACHAISE  
RUE DES RONDEAUX, PARIS XX<sup>e</sup>, MÉTRO GAMBETTA

Voir en page 3



NUMÉRO

70

## POUVOIR DU PEUPLE, PEUPLE AU POUVOIR : POUR UNE RÉELLE DÉMOCRATIE

**L**a période difficile que nous vivons nous invite fortement à penser à la Commune, à ces hommes et ces femmes qui, en 72 jours, ont réalisé une œuvre sociale et démocratique qui, 146 ans après, nous interpelle toujours par son actualité. La Commune a été proclamée le 28 mars. Dès le lendemain, les élus se sont mis au travail, ils ont pris un nombre impressionnant de décrets et de projets.

Le gouvernement communal est composé de dix commissions assurant la tutelle des principales administrations. Elles collaborent avec de nombreuses organisations : associations, syndicats, journaux, clubs populaires, dont le nombre explose après la proclamation de la Commune.

La Commune est la plus authentique démocratie qui ait jamais existé. Une démocratie citoyenne directe, permettant la révocation à tout moment des élus, où le peuple n'abdique jamais sa souveraineté. La Commune est fondamentalement républicaine. Elle pense la République comme le seul régime légitime au-dessus de la majorité. Mais cette république n'a de sens que démocratique, populaire, sociale. Cette démocratie s'ouvre, comme jamais jusqu'alors, aux femmes et aux étrangers.

Dès le 18 mars 1871, les femmes prennent toute leur place dans la gestion du pouvoir, en participant aux réunions publiques et aux clubs. Le 11 avril 1871, elles créent l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, confirmant leur détermination à

défendre le seul gouvernement capable de leur apporter une vie meilleure.

Les étrangers, reconnus citoyens à part entière, sont présents aux côtés de la Commune dans la lutte quotidienne. Le hongrois Léo Fränkel fait office de ministre du travail. Il déclare le 12 mai 1871 : « Nous ne devons pas oublier que la Révolution du 18 mars a été faite exclusivement par la classe ouvrière. Si nous ne faisons rien pour cette classe, nous qui avons pour principe l'égalité sociale, je ne vois pas la raison d'être de la Commune ».

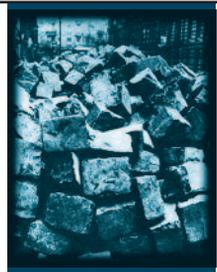
La Commune nous laisse un héritage extraordinaire de mesures qu'elle a imaginées : les prémices de l'autogestion, la mise en place de bureaux d'assistance aux personnes sans ressources et la suppression des monts-de-piété. La féroce répression versaillaise ne lui a pas laissé le temps de les faire appliquer.

Ces femmes et ces hommes qui ont entrepris de réaliser leurs rêves, d'œuvrer pour que vive la République sociale et universelle, nous donnent l'espoir de l'avènement d'une société de justice.

**FRANÇOISE BAZIRE**

EN COUVERTURE

Barricade (détail)



**APPEL  
À LA MONTÉE AU MUR  
DES FÉDÉRÉS  
2017**

**LA COMMUNE COMME UNE ESPÉRANCE**

Certaines commémorations, avec le temps, ont perdu de leur originalité et s'essouffent, pour un jour ne plus avoir raison d'être. Rien de tel avec celle de la Commune.

Au fil des événements qui se sont déroulés depuis 146 ans dans le monde, il est indéniable que la Commune a marqué la mémoire collective des travailleurs.

Elle s'inscrit dans la grande tradition des combats du peuple pour la liberté et l'égalité.

Le 29 novembre dernier, la Commune, les communardes et les communards ont été enfin réhabilités par l'Assemblée nationale. Depuis 2011, notre association, Les Amies et Amis de la Commune de Paris, attendait ce geste historique.

Mais il reste encore beaucoup à faire pour que la Commune de Paris soit mieux connue de la population. Cela passe par l'école, le travail de recherche, la création de lieux de mémoire et par la traduction, dans le champ politique, des idées portées par la Commune : une démocratie qui permette au peuple d'être entendu et de conserver sa pleine souveraineté, la reconnaissance de la citoyenneté pour les étrangers, l'égalité des salaires femmes/hommes, la réquisition des logements et des entreprises abandonnés, la séparation de l'Église et de l'État, l'école laïque et obligatoire...

Nous appelons toutes celles et tous ceux qui veulent résister aux atteintes contre les droits sociaux et démocratiques, et lutter pour en conquérir de nouveaux, à se rassembler au Mur des Fédérés le samedi 20 mai, pour réaffirmer l'actualité de l'œuvre de la révolution du printemps 1871.

**RENDEZ-VOUS  
LE SAMEDI 20 MAI 2017  
À 14H30, À L'ENTRÉE DU PÈRE-LACHAISE  
RUE DES RONDEAUX, PARIS XX<sup>E</sup>  
MÉTRO GAMBETTA**

# L'ANNÉE TERRIBLE

## AOÛT 1870-JUILLET 1871\*

**L**es communards ont-ils incendié « les plus beaux monuments de Paris » ? Si, dès juin 1871, les versaillais mettent l'accent sur les incendies et lancent le mythe de la « pétroleuse », c'est pour faire oublier l'hécatombe de la Semaine sanglante dont ils sont responsables.

### LES DESTRUCTIONS MATÉRIELLES

#### Pendant le siège

##### *18 septembre 1870-28 janvier 1871*

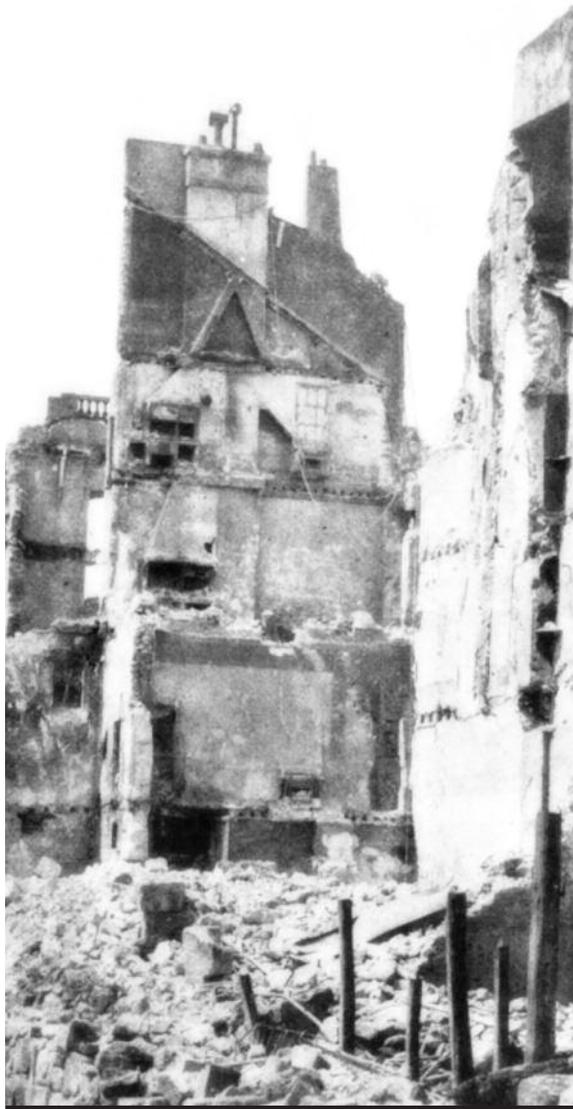
Les troupes prussiennes achèvent d'encercler Paris le 18 septembre. Le bombardement commence le 5 janvier 1871 et ne cessera que le 28 janvier, avec l'armistice. Entre le 5 et le 27 janvier, 7 000 obus ont été tirés, 1 600 bâtiments publics ont été touchés, ainsi que 1 400 maisons particulières. Les effets de ce bombardement sur le bâti restent toutefois très limités : aucun bâtiment majeur n'est détruit. Le bombardement a un objectif essentiellement psychologique : il s'agit de briser le moral des défenseurs et non pas d'envahir Paris.

#### Durant le deuxième siège

##### *2 avril 1871-21 mai 1871*

Alors que les Prussiens avaient essentiellement pour but de miner le moral des défenseurs, celui de Thiers est de détruire réellement les défenses de Paris. Deux fronts sont ouverts, à l'ouest et au sud de la capitale.

Le front ouest conduira à la destruction de Neuilly, de Courbevoie, d'Asnières-sur-Seine et de Bécon-les-Bruyères, tandis que le Mont Valérien bombarde



Rue de Lille



Rue Royale



l'ouest parisien, de la porte des Ternes à l'Arc de Triomphe. Des quartiers entiers sont en ruines.

Sur le front sud, l'artillerie versaillaise se positionne à Châtillon, à Meudon, à Saint-Cloud et à Montretout, souvent sur d'anciennes positions prussiennes. L'objectif principal est de neutraliser les forts d'Issy et de Vanves, qui défendent l'accès à Paris. Le 8 mai, le fort d'Issy est évacué. L'artillerie pilonne l'enceinte entre les portes d'Auteuil et de Saint-Cloud. Le 20 mai, ces deux portes et la gare d'Auteuil sont détruites, ainsi que de nombreuses maisons particulières.

### Les démolitions symboliques de la Commune.

Le décret ordonnant la démolition de la colonne Vendôme est publié le 13 avril, soit le surlendemain du début du bombardement versaillais. Ce décret ne sera finalement exécuté que le 16 mai : la colonne est abattue ce jour-là en grande cérémonie, en présence d'élus, de gardes nationaux et d'une foule « compacte et joyeuse », en musique et dans une atmosphère de fête.

L'hôtel particulier de Thiers sera démolì le 13 mai. Le *Journal officiel de la Commune de Paris* du 16 mai publie l'arrêté décidant la dévolution des biens de Thiers.

La cartoucherie de l'avenue Rapp saute dans la soirée du 17 mai. Accident ou attentat ? Quatre maisons s'écroulent, on déplore une centaine de morts et d'innombrables blessés. Où est le coupable ? « Une enquête sérieuse eût probablement révélé un crime. Les ouvrières qui sortaient d'ordinaire à sept heures du soir avaient été, ce jour-là, congédiées à six heures », écrira Prosper-Olivier Lissagaray.

## Pendant la Semaine sanglante 21 mai-28 mai 1871

Thiers et Mac-Mahon sont intimement persuadés que les fédérés opposeront une défense acharnée, et surtout qu'ils ont parsemé Paris de mines dévastatrices. Ordre est donné de ne jamais attaquer les barricades de front, mais de les contourner, soit par les rues adjacentes, soit en perçant les maisons, et de les surplomber en établissant des positions de tir dans les étages supérieurs des immeubles. La réponse la plus efficace pour les fédérés est alors d'incendier ces immeubles. Comme on a estimé le nombre de barricades dans Paris à neuf cents environ, il en résulte un nombre considérable d'incendies potentiels.

Qu'en est-il des monuments volontairement incendiés ? Lissagaray attribue aux versaillais l'incendie du ministère des Finances. Gustave Lefrançais également, qui rappelle que Catulle Mendès, écrivain hostile à la Commune, souscrit lui aussi à la thèse de l'incendie versaillais.

L'incendie des Tuileries a été voulu par la Commune : il s'agissait, comme pour la destruction de la colonne Vendôme, d'un geste à la fois symbolique et festif.

Selon Jules Andrieu, « *seules les destructions des Tuileries et de l'Hôtel de Ville peuvent être mises au compte de l'idée communale. Elles sont justifiées par l'histoire de ces deux monuments, symboles de l'autorité et de l'arbitraire* ».

Les versaillais ont considérablement amplifié ces événements, accusant la Commune d'avoir miné les égouts de la capitale et d'avoir mis sur pied un véritable plan pour incendier la totalité de Paris. Ils inventent aussi le mythe de la « pétroleuse ». Ce n'est qu'en 1878 que Maxime Du Camp, écrivain hostile à la Commune, reconnaîtra, dans *Les Convulsions de Paris*, qu'il ne s'agissait que d'une pure invention. En réalité, on a dénombré deux cent trente-huit bâtiments entièrement détruits par le feu.

## Après le 28 mai 1871

La Commune de Paris est le premier événement en France à être massivement immortalisé par la photographie. Ces photographies contribueront à stigmatiser « la Commune et ses crimes ».

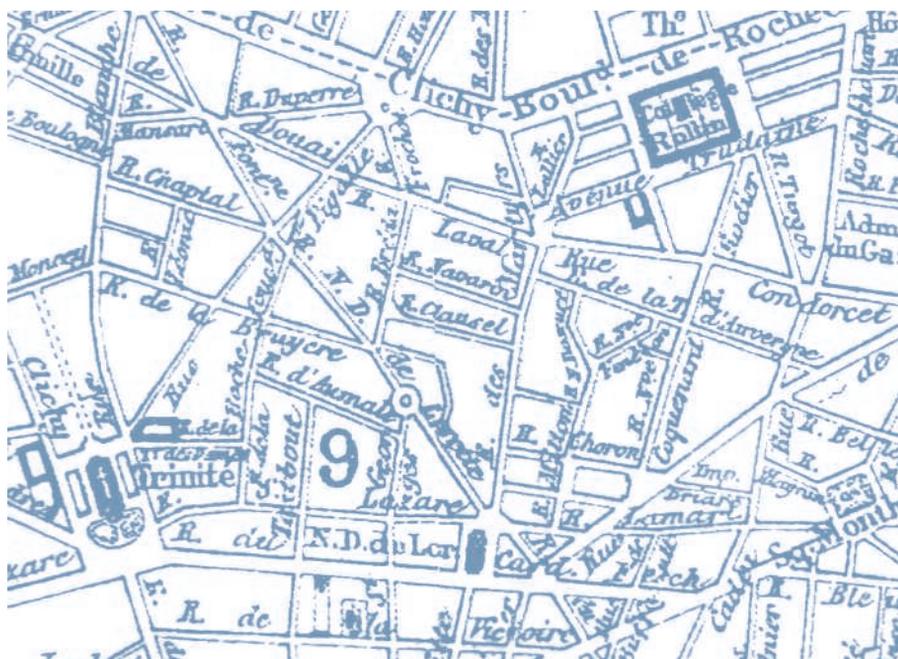
Paris en ruines devient le lieu de promenade favori des Parisiens et des provinciaux. Le rétablissement, dès le 3 juin, de la liaison ferroviaire entre Paris et Londres encourage l'arrivée massive de touristes anglais. Bien informés par leur presse, ils se rendent dans la capitale dévastée en voyages organisés, notamment par l'agence Cook. Ces touristes étrangers ont participé à la renaissance de la capitale, notamment en favorisant la réouverture des hôtels et des théâtres.

■ **GEORGES BEISSON**

\* Premier volet de ce tableau de « L'année terrible ». La seconde partie (« Les victimes ») paraîtra dans le numéro 71.

Cet article résume un document plus étoffé, élaboré par Annette Huet, Dominique Besse, Éric Lebouteiller et Georges Beisson, disponible sur le site [commune1871.org](http://commune1871.org).





Le quartier de Notre-Dame-de-Lorette en 1870

## TRACES DES COMBATS DE MAI LE CAS DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Il faut le constater : les vestiges de la Semaine sanglante qui subsistent de nos jours sont rares. Encore s'agit-il le plus souvent d'impacts de balles des pelotons d'exécution versaillais, ou de vestiges de monuments détruits. Les traces des combats proprement dits sont l'exception<sup>1</sup>.

**B**on nombre de constructions existant en 1871 ont en effet disparu. Pour les autres, les ravalements, ou simplement la dégradation naturelle, ont fait leur œuvre.

D'où l'intérêt particulier que revêt à cet égard l'église Notre-Dame-de-Lorette, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement<sup>2</sup>. Celui-ci repose sur deux éléments : d'une part, la mention dans les *Souvenirs d'un*

*insurgé*, de l'ancien communard Paul Martine<sup>3</sup>, de la présence « *derrière les murs de l'église, [des] nombreuses traces des balles versaillaises qui visaient les défenseurs de la barricade* » ; d'autre part, l'existence actuelle d'impacts présumés que l'on peut remarquer sur la partie gauche du chevet de celle-ci.

Martine (1845-1913) est un communard atypique. Normalien, agrégé d'histoire à 20 ans, il exerce la

plus grande partie de sa carrière d'enseignant au lycée Condorcet. Pendant la Commune, il est adjoint



Paul Martine



Louis  
Brunereau

au maire des Batignolles (XVII<sup>e</sup> arrondissement), Benoît Malon. Fin mai, il parvient à quitter Paris et à gagner Saint-Petersbourg. Il rentre à Paris en 1880 et reprend son métier d'enseignant au lycée Condorcet. Il prend sa retraite en 1910.

Connu pour sa vie littéraire et artistique (la « Nouvelle Athènes »), ses nombreux cabarets (Lisbonne y aura les siens après la Commune),

sans oublier les fameuses « lorettes » aux mœurs très libres, le quartier de Notre-Dame-de-Lorette<sup>4</sup> ne semblait pas destiné a priori à devenir un champ de bataille pendant la Semaine sanglante. Ce serait oublier qu'il occupe un emplacement stratégique. C'est en effet un point de passage obligé pour qui descend de Montmartre et des grands boulevards, au nord, en direction du centre de Paris.

Le matin du 23 mai, après la prise de Montmartre, le V<sup>e</sup> corps d'armée versaillais du général Clinchant commence à s'avancer vers le centre de la capitale depuis le boulevard de Clichy. Il progresse notamment par la rue des Martyrs en direction de l'église. Du côté des fédérés, la mise en défense du quartier se fait dans l'improvisation. Un homme va pourtant s'y faire remarquer : Louis Brunereau.

### LOUIS BRUNEREAU (1816-1880)

Brunereau est un gaillard solide et énergique. En 1848, il avait été délégué à la Commission du Travail du Luxembourg. En 1871, il est un commerçant aisé de la rue des Martyrs ; mais il a aussi commandé un bataillon de gardes nationaux de l'arrondissement dès le premier siège. Il fait figure d'épouvantail chez les versaillais qui le surnomment « le terrible fourreur de la rue des Martyrs » en l'accusant d'avoir voulu mettre le feu à l'église<sup>5</sup>.

Sous son impulsion, la résistance se met en place tant bien que mal. Une barricade est édiflée en particulier tout en bas de la rue des Martyrs<sup>6</sup>. Malgré la disproportion des forces, il semble bien que la résistance des fédérés y ait été acharnée. Mais devant le risque d'être pris à revers<sup>7</sup>, ceux-ci doivent se replier par les rues adjacentes, à l'est de l'église. Martine évoque dans ses *Souvenirs*, sur la base de témoignages oculaires, les multiples exécutions sommaires qui s'ensuivent alors de la part des versaillais,

notamment des blessés que leurs camarades n'ont pu emporter, les uns massacrés sur place, les autres traînés jusqu'à la place Saint-Georges devant l'hôtel de Thiers et fusillés contre le mur du jardin. Brunereau parvient à gagner l'est de la capitale. Le 24, c'est lui qui, au cimetière du Père-Lachaise, enveloppe le corps de Dombrowski dans un drapeau rouge<sup>8</sup> avant de le déposer dans un caveau vide. Il réussira à gagner Genève où il retrouvera d'autres exilés, dont Maxime Vuillaume.

### EXAMEN DES IMPACTS

Il convient maintenant d'examiner les impacts actuels présumés qui parsèment la partie gauche du chevet et de voir s'ils peuvent correspondre à ceux repérés par Martine. Ils se présentent sous la forme de « taches » de plusieurs centimètres de diamètre, donc bien

plus grands que celui des balles du fusil Chassepot (11mm). Mais il faut dire que ces balles avaient un faible pouvoir de pénétration dans la pierre. Elles les faisaient éclater par contre autour de leur point d'impact, dont la visibilité sur le mur s'en trouvait ainsi accrue. Enfin, on peut remarquer que les marques observées ici ne présentent ni la même nuance de gris ni le même grain que la pierre de l'édifice. On peut donc confirmer que ces « taches », loin d'être la conséquence par exemple d'un simple délitement naturel de la pierre, correspondent en réalité à des trous qui ont été bouchés avec un autre matériau.

Autre constatation, d'ordre balistique cette fois-ci, à propos de l'emplacement de ces impacts : ils se trouvent exactement dans l'axe de la rue des Martyrs, celle par laquelle, selon Martine, les soldats de Clinchant sont descen-

Impacts de balles sur le chevet de Notre-Dame-de-Lorette avec une vue agrandie.



dus. On peut logiquement en déduire qu'une partie des projectiles versaillais sont passés au-dessus des fédérés qui défendaient la barricade et sont allés frapper la partie du chevet qui se trouvait derrière, de l'autre côté du carrefour. Les tirs à l'origine de ces impacts ne pouvaient d'ailleurs provenir que de la rue des Martyrs, à l'exclusion des autres rues qui débouchaient sur le carrefour, notamment la rue Notre-Dame-de-Lorette. En effet, leur orientation par rapport à cette partie du chevet ne permettait pas de l'atteindre, tout au plus de lui être tangent<sup>9</sup>.

Ces considérations techniques corroborent donc le récit de Martine. Puis les points d'impacts ont été bouchés ; mais ils refont surface peu à peu. On dira sans doute qu'une accumulation d'indices ne fait pas une preuve et qu'il reste des zones d'ombre. Par exemple, pourquoi Martine ne cite-t-il pas la rue Notre-Dame-de-

Lorette, alors que l'on sait par d'autres sources que l'on y trouvait au moins une barricade ? Est-ce parce que les « lignards » qui s'y étaient engagés ont obliqué en chemin vers la rue des Martyrs ? Une question — parmi d'autres — qu'il faudra élucider.

**HUBERT DE LEFFE**

(1) Des impacts de projectiles dans une glace d'un salon du premier étage de l'École militaire ; dans une salle de la mairie du VIII<sup>e</sup> arrondissement ; ou encore sur la tombe monumentale de Charles Nodier dans le cimetière du Père-Lachaise. (2) Sous la Commune, l'église est sécularisée : elle est transformée en club, puis le 13 mai en cantonnement pour les fédérés ; à partir du 20, on y incarcère aussi les réfractaires au service armé, nombreux, semble-t-il, dans le quartier. Le curé a été arrêté et son vicaire, l'abbé Sabatier, fera partie des otages fusillés rue Haxo le 26 mai. (3) Publiés pour la première fois en 1971. Analyse dans *Le Mouvement social*. Bulletin trimestriel, 1974, n°1. (4) C'est aussi ce que l'on pourrait appeler d'un point de

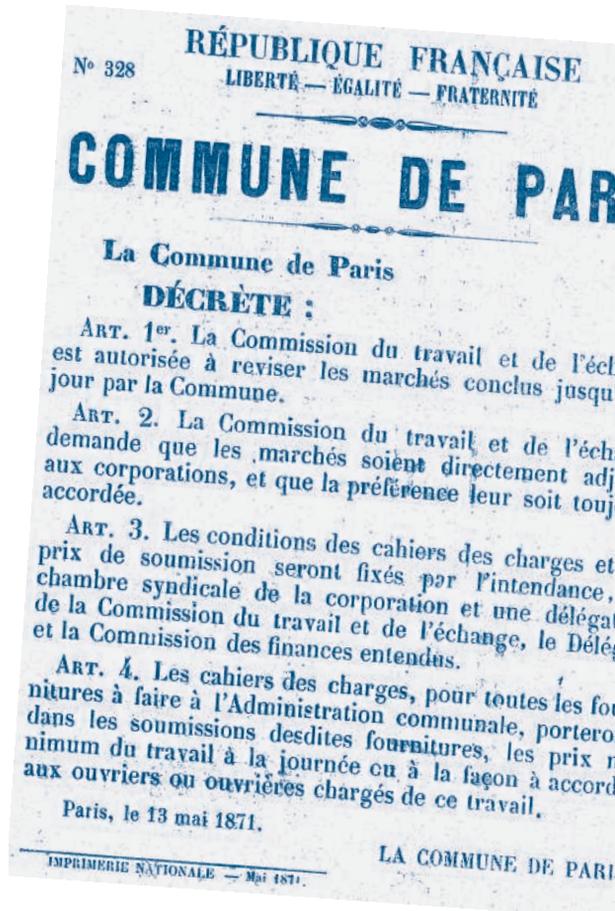
vue sociologique un quartier de transition : plus vraiment populaire, mais pas encore totalement bourgeois. Des populations de sensibilités politiques très différentes s'y côtoient. Thiers y a son hôtel particulier place Saint-Georges, mais Delescluze et Millière y ont aussi habité. (5) Ce que Brunereau démentira par la suite. (6) C'est cette rue qu'empruntent, avant l'attaque versaillaise, Nathalie Le Mel et ses compagnes, rescapées de la défense de la barricade de la place Pigalle. (7) D'autant plus que l'aile gauche du IV<sup>e</sup> corps d'armée versaillais du général Douay progresse elle aussi vers Notre-Dame-de-Lorette. (8) Plus vraisemblablement une grande pièce d'étoffe écarlate faisant office de drapeau, si l'on se base sur les dimensions des quelques drapeaux rouges qui nous sont parvenus. (9) On peut écarter l'hypothèse selon laquelle ces impacts dateraient de la Libération de Paris : il y a bien eu alors des combats dans le quartier, mais pas à proximité de l'église.

#### Arrivée de réfractaires au service dans la Garde nationale à Notre-Dame-de-Lorette où ils seront incarcérés.



## À PROPOS DES DÉCRETS DE LA COMMUNE

**C**omment informer au mieux, ou plus exactement, comment bien rendre compte du réel ? Il convient d'utiliser des sources fiables s'appuyant sur des faits, des chiffres, des témoignages de ceux qui ont vécu ces faits. Puis il appartient aux journalistes, aux historiens, aux documentalistes, c'est-à-dire à tous les chroniqueurs du présent et du passé, d'analyser et de croiser ces sources. Une telle démarche existe, mais il s'agit souvent plutôt de pratiques de communication développées sur les médias écrits et audiovisuels. Des « spécialistes », des « experts » utilisent des « éléments de langage » ; des concepts nouveaux apparaissent, et le préfixe « post » est accolé à divers termes afin d'en atténuer, modifier ou détourner le sens. Démocratie, progrès, vérité, « post-vérité », il conviendrait d'y substituer désormais des « faits alternatifs ». Des actes de communication sont mis en scène, par exemple la signature de décrets par le président américain, sous les applaudissements et face aux caméras...



Évoquons plutôt les décrets de la Commune adoptés de début avril à fin mai 1871. Discutés et votés par les élus, ils sont ensuite placardés sur les murs de Paris et insérés au *Journal Officiel de la Commune*. Dès cette époque,

Jean-Baptiste Clément, avec un article paru avant fin avril 1871 dans *Le Cri du Peuple* de Jules Vallès, est parfaitement conscient du caractère inouï et novateur de ces textes. Donnons-lui la parole :

*« Nous ne nous préoccupons pas ici de savoir si ces décrets de la Commune seront exécutés ou non. Ce qui nous importe c'est de constater leur signification, (...) leur portée philosophique, leur valeur politique et sociale. (...) »*

*Habitués aux malheurs ... nous disons : supposons que le peuple soit vaincu, supposons que les bonapartistes et les royalistes rentrent dans Paris en barbotant dans des mares de sang et en piétinant sur des cadavres, que restera-t-il de la Commune ? Des décrets sur les murs, des affiches qu'on déchirera, répondent ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.*

*Ah ! Vous vous trompez ! Quand bien même ces décrets n'auraient pas reçu leur pleine exécution, quand bien même vous déchiriez toutes les affiches, quand bien même vous passeriez tous les murs à la chaux, vous ne parviendrez pas à enlever de nos esprits les principes qu'ils ont affirmés, vous n'empêcherez pas que le peuple ait senti la différence qu'il y a entre les gouvernements de Versailles*

*et les membres de la Commune, vous n'empêcherez pas que le peuple ait vu là le salut des travailleurs et l'avenir du monde. »\**

Au terme d'un parcours communard dans les rues de Paris, ce texte est souvent lu au Mur des Fédérés du cimetière du Père-Lachaise, face à des sépultures de communards célèbres : Adolphe Gustave Lefrançais, Benoît Malon, Walery Wroblewski, Ernest Picchio... et Jean-Baptiste Clément, et en hommage à tous ceux qui, sur ces lieux mêmes, ont laissé leur vie et demeurent sans sépulture. Les auditeurs d'aujourd'hui sont alors stupéfaits, à l'écoute des propos de Jean-Baptiste Clément, de leur caractère prémonitoire sur l'issue de la Commune, mais aussi tonique sur le long terme. Élu de la Commune, maire du XVIII<sup>e</sup> arrondissement, et combattant dans Paris jusqu'à fin mai 1871, Jean-Baptiste Clément nous a laissé, indépendamment de la célèbre chanson *Le Temps des cerises*, des écrits militants et de très nombreux témoignages sur son époque.

**■ ALINE RAIMBAULT**

(\*) Jean-Baptiste Clément, *Le Cri du Peuple*, 24 avril 1871 ; Texte repris dans l'ouvrage de Georges Frischmann, *Albert Theisz*, Édition de la Fédération CGT des PTT, 1994, pages 183/184.

## **SOUTENEZ L'ASSOCIATION**

**NOS ACTIVITÉS SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES ET PRENANTES,  
MAIS IL NOUS FAUT LES MOYENS D'EN ASSURER LA RÉALISATION.  
POUR CELA, NOUS LANÇONS UN APPEL AUX DONNATEURS.**

**CONFORMÉMENT À LA LÉGISLATION, LES DONNATEURS OUVRENT DROIT À UNE DÉDUCTION  
FISCALE DE 66 % DE LA SOMME VERSÉE, DANS LA LIMITE DE 20 % DU REVENU IMPOSABLE.  
UN JUSTIFICATIF VOUS SERA ADRESSÉ POUR CHACUNE DE VOS AIDES.**

**ADRESSER VOS DONNATEURS À : AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS  
46 RUE DES CINQ-DIAMANTS, 75013 PARIS**

**UN GRAND MERCI.**

## LA JOURNÉE D'ÉTUDES DU 25 FÉVRIER 2017

Ce fut un samedi studieux pour la quarantaine d'amies et amis, réunis à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement pour notre journée d'études. La séance du matin était consacrée à une réflexion sur l'actualité de la Commune. Jean-Louis Robert nous a d'abord délivré une longue mise au point, très documentée sur l'historiographie la plus récente de la Commune. Il est parti de trois ouvrages qui ont marqué les travaux : celui de Robert Tombs<sup>1</sup> qui, traduit en français en 2014, quinze ans après sa parution, est devenu l'ouvrage de référence, au-delà des débats qu'il a pu susciter ; celui de Kristin Ross, sur *L'imaginaire de la Commune*<sup>2</sup> ; enfin la synthèse de Quentin Deluermoz<sup>3</sup>, *Le crépuscule des révolutions*, qui fait le point sur les recherches les plus récentes et pointe la complexité de la Commune.

À partir de là, il évoque les pistes nouvelles ouvertes ces derniers temps : inscription dans une histoire transnationale ; inscription dans le temps long des révolutions (la Commune fin d'un monde ou prologue à la modernité ?) ; les relectures de la Révolution française et des projets républicains et socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle ; la question de la culture (le « luxe communal »). Il note l'effacement du social, la quasi-absence du travail. Il pointe enfin le fait que la majorité des travaux récents sont dus à des anglophones.

Intervenant ensuite, Roger Martelli veut susciter une réflexion sur la modernité de la Commune. Partant de la résolution votée par l'Assemblée nationale le 29 novembre 2016, et notamment du vœu « *que soient mieux*

*connues et diffusées les valeurs républicaines portées par les acteurs de la Commune de Paris de 1871* », il souligne que notre association – si elle n'en a pas le monopole – a néanmoins une responsabilité particulière dans ce travail



Roger Martelli et Jean-Louis Robert

et qu'elle doit s'en donner les moyens. La modernité de la Commune ne veut pas dire que les solutions qu'elle esquissa en 1871 sont reproductibles aujourd'hui à l'identique. La Commune a ouvert des pistes, elle a porté un état d'esprit, qui doit nous inspirer aujourd'hui pour penser des solutions qui traduiraient, dans notre société contemporaine, les valeurs révolutionnaires de justice sociale et de démocratie intégrale qu'elle a portées.

Après un casse-croûte arrosé d'un *communard*, les travaux reprennent l'après-midi. Les débats sont consacrés au fonctionnement de

l'association. Plusieurs animateurs de commissions (patrimoine, culture, bulletin) regrettent le petit nombre de participants réguliers à leurs travaux. Nous nous interrogeons aussi sur l'intégration des nouveaux adhérents. Nous procédons encore à un échange sur la communication, notamment sur le site et sur les nouveaux outils (réseaux sociaux) que nous pourrions développer.

Bref, une journée enrichissante, constructive,

et dont tout le monde s'accorde à dire qu'elle doit être renouvelée régulièrement.

➤ **MICHEL PUZELAT**

(1) Robert Tombs, *Paris bivouac des révolutions. La Commune de 1871, Paris, Libertalia, 2014* ; première édition : *The Paris Commune 1871*, Londres-New York, Longman, 1999. (2) Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*, La Fabrique éditions, 2015. (3) Quentin Deluermoz, *Le crépuscule des révolutions, 1848-1871, Histoire de la France contemporaine, vol. 3, Paris, Le Seuil, 2012.*

## LA RENCONTRE 2017 AVEC LES NOUVEAUX ADHÉRENTS

**L**e 28 janvier, une vingtaine d'Amies et Amis ayant adhéré à notre association en 2015, 2016 ou 2017 ont participé à un après-midi de rencontres et de débats dans la salle des mariages de la mairie du XIV<sup>e</sup>.

La réunion a commencé par une présentation de notre association par Muriel Vayssade : son histoire depuis 1882, année de sa création, ses activités qui ont pour but de faire connaître l'œuvre et les idéaux, plus que jamais actuels, de la Commune de Paris 1871.

Ce fut un moment très enrichissant pour toutes et tous, grâce à l'intervention des res-

ponsables des commissions, qui ont présenté leur activité avec un PowerPoint\*.

Certains nouveaux adhérents ont profité de cette rencontre pour acquérir des brochures, éditées par l'association, et des livres traitant de l'histoire de la Commune.

Après la présentation de l'exposition de l'Hôtel de Ville sur écran par Roger Martelli, coprésident de notre association, l'après-midi s'est terminé autour d'un buffet communard très convivial.

Merci à tous les membres de notre association pour leur aide efficace lors de cette rencontre, qui a été très enrichissante pour les nouveaux adhérents et les responsables des commissions.

➤ **JOËL RAGONNEAU**

\*Logiciel qui permet de présenter des diaporamas projetés sur écran.





Devant la mairie du X<sup>e</sup>

## 18 MARS 2017 146<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE DANS LE X<sup>E</sup> ARRONDISSEMENT

**L**es Amies et Amis de la Commune de Paris 1871 se sont retrouvés le samedi 18 mars, à 11h00, à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement, pour célébrer le 146<sup>e</sup> anniversaire du début de la révolution de 1871. Ce parcours — de la mairie du X<sup>e</sup> à la place de la République — était placé sous le signe de l'apport de la Commune à la démocratie sociale et à la démocratie politique.

### À LA MAIRIE DU X<sup>E</sup> CES VOIX DE FEMMES.

Depuis les marches de la mairie, Valérie Martineau évoque les femmes de Paris sous le Siège et pendant la Commune. Elle rappelle la création, le 11 avril, de « l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés », et le rôle de ses dirigeantes : Nathalie Le Mel (reliëuse), Elisabeth Dmitrieff (intellectuelle russe, proche de

l'Association Internationale des Travailleurs), Marceline Leloup (couturière), Blanche Lefebvre (blanchisseuse qui sera tuée sur une barricade le 23 mai), Aline Jacquier (brodeuse), Thérèse Collin (chaussonnière), et Aglaë Jarry. Les femmes interviennent sur toutes les questions, et dans les clubs, notamment, elles exposent leurs revendications et prennent la parole comme les hommes.

Après cette intervention, le premier adjoint au maire du X<sup>e</sup> arrondissement, Paul Simondon, nous accueille dans le hall de la mairie, devant la plaque en hommage à « L'Union des femmes ».

Puis, de la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement, notre cortège prend la rue du Château-d'Eau jusqu'à la place de la République, en chantant.

**À LA BOURSE DU TRAVAIL LA DÉMOCRATIE SOCIALE.** Devant la Bourse du travail, Patrick Simon nous parle de la démocratie sociale sous



Rue Léon-Jouhaux

la Commune. Car il s'agit d'un véritable bouleversement dans la « gestion des affaires de la cité », et dans les rapports sociaux, aussi bien dans la Garde nationale qu'au sein des entreprises (agir sur le rapport de force entre travailleurs et patrons). C'est aussi la volonté d'égalité entre les citoyennes et les citoyens : « à travail égal, salaire égal ». Un autre exemple de l'exercice de la démocratie sociale est la réquisition des ateliers abandonnés et la volonté de les transformer en association coopérative des travailleurs.

#### LE TIVOLI-VAUXHALL ET LA GARDE NATIONALE.

Rue Léon Jouhaux, en face du lieu où se trouvait le Tivoli-Vauxhall, Georges Beisson évoque cette salle de spectacle (doublée d'un café) qui accueillit de nombreuses réunions, notamment plusieurs sur le travail des femmes dès 1868. Mais, au moment de la Commune, c'est surtout l'activité de la Garde nationale qui prend toute la place. En effet, c'est au Tivoli-Vauxhall qu'est créé, le 15 mars 1871, le Comité central de la Garde nationale \*. Elle est l'aboutissement d'une longue histoire (de juillet 1789 à août 1871). Pendant la guerre franco-prussienne, plus de 300 000 hommes

et y sont mobilisés, devenant très vite une « milice populaire et républicaine ». Le Comité central de la Garde nationale coordonne l'action des 20 légions d'arrondissement (chaque arrondissement ayant deux délégués dûment élus) et des 215 bataillons qui constituent la Fédération. C'est le Comité central qui, au soir du 18 mars, appelle aux élections qui mènent à la proclamation de la Commune le 28 mars. Il prend aussi plusieurs autres mesures urgentes et importantes. Ce n'est donc pas surprenant qu'après la Semaine sanglante, l'Assemblée nationale prononce la suppression définitive de la Garde nationale, le 25 août 1871.

Notre parcours du 18 mars se termine place Johann Strauss et non, comme prévu, devant la statue de Marianne, place de la République (à cause de l'état d'urgence et de la manifestation prévue l'après-midi par la « France insoumise »).

#### DELESCLUZE ET LA BARRICADE DU CHÂTEAU-D'EAU.

Michel Puzelat relate, brièvement, l'itinéraire de cette grande figure de la Commune, mort sur la barricade du Château-d'Eau, à l'entrée du boulevard Voltaire, au soir du cinquième jour de la Semaine sanglante, le jeudi 25 mai 1871. Élu au conseil de la Commune par les XI<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> arrondis-

sements, « *ce vieux jacobin fait la jonction entre la tradition républicaine issue de 1793, de 1830, de 1848, et les nouvelles générations révolutionnaires apparues sous le Second Empire* ». Membre de la commission exécutive de la Commune, il est nommé, le 11 mai, délégué à la guerre. Et c'est à la tête des dernières troupes de Fédérés qu'il trouve la mort sur la barricade du Château-d'Eau. N'oublions pas que « *la haine que lui vouaient les Versaillais était telle, qu'ils le condamnèrent à mort par contumace en 1874* ». Il repose, aujourd'hui, au Père Lachaise, et c'est en 1924 que son nom fut attribué à une rue du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

**LA RÉPUBLIQUE SOCIALE.** Pour terminer le parcours, toujours devant la statue de Johann Strauss, Jean-Louis Robert nous parle de ce qu'est la République « pour le peuple et par le peuple ». Il souligne que les communards défendaient la République, où ils voyaient les promesses d'une possible égalité. Mais cette République ne pouvait être que sociale, une République où le travailleur recevrait le produit de son travail. La République sociale, la « Sociale », était alors la « vraie République ». Mais pour les communards, il ne s'agissait pas que de mots : « *La république démocratique et sociale est l'égalité des droits et des devoirs réalisée* ». Et l'on connaît l'importance de l'œuvre sociale de la Commune.

Jean-Louis Robert conclut en regrettant vivement que l'état d'urgence ne permette pas de développer *in situ* une comparaison des symboliques des deux grandes statues de La République, place de la République et place de la Nation.

■ **MARC LAGANA**

\* Voir l'article d'Yves Lenoir, « La Garde nationale en 1870 et 1871 », *La Commune*, n°66, 2<sup>e</sup> trimestre 2016, p. 10-13.



## LE BANQUET 2017 UN GRAND MOMENT

**L**e banquet de notre association s'est déroulé le samedi 25 mars. Depuis plusieurs semaines, il revenait dans pratiquement toutes les conversations (date, réservation, menu, sets de table, tombola, animation). La veille, avec le transport à Montreuil à la maison CGT, nous avions eu un avant-goût des tâches qui nous attendaient le lendemain.

Ainsi, dès le début de la matinée, de très nombreux Amies et Amis s'activaient pour la mise en place des tables, ainsi que pour la préparation des « communards ». Après la présentation de la bande dessinée *Des graines sous la neige* par les auteurs, Roland Michon et Laëtitia Rouxel, et le discours de Jean-Louis Guglielmi consacré à notre thème de l'année, « la démocratie, pouvoir du peuple, peuple au pouvoir », il était temps de passer au repas. Celui-ci fut entrecoupé par notre animation consacrée aux luttes des femmes pendant la Commune et aujourd'hui (merci à Annette, Marie-Claude, Alice, Muriel et à nos chanteuses et chanteurs Françoise, Malène et Jacques).

Avant le café, il était temps de passer au tirage de la tombola, avec des lots tous plus beaux les uns que les autres (merci à notre amie Claudine Boni pour la collecte, et à Alec pour son précieux coup de main).

Une flûte de champagne et un petit tour à la table préparée par nos amis de la commission littérature, et il était déjà l'heure de se séparer après avoir fourni un dernier petit effort : replier, ranger et rapporter le matériel au local.

Merci à toutes celles et tous ceux qui nous ont aidés à ces différentes tâches. Ils ont contribué au succès de l'édition 2017 de notre banquet. À l'année prochaine ! **JR**



**Page de droite**  
**Le président du comité du Cher des Amies**  
**et Amis de la Commune de Paris,**  
**Michel Pinglaut, au stand de la Commune**  
**et d'Édouard Vaillant au Salon du livre**  
**d'Histoire de Bourges.**

## CHEZ LES AMIES ET AMIS BERRICHONS

Pour finir l'année 2016, les Amis Berrichons ont participé aux cérémonies du 101<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Édouard Vaillant, au cimetière de Vierzon-Ville, où se trouve le caveau familial. Nous en avons profité pour faire connaître dans notre région la décision historique de l'Assemblée nationale, qui a enfin rendu justice aux victimes des féroces répressions dont fut frappée la Commune. Nous avons fustigé, avec un humour grinçant, la censure d'un journaliste du *Berry Républicain*, quotidien local, ce journaliste ayant choisi d'ignorer la publication du colloque de l'Hôtel de Ville de Paris consacré à Édouard Vaillant <sup>1</sup>.

Le nouveau volume de la biographie de Jean-Marie Favière, *Je te parle au sujet d'Édouard Vaillant* (tome II : *Le grand socialiste*) a été « Le livre du jour » de la radio France Bleu Berry, le 18 janvier 2017. Les interviews concernant ces deux volumes sont toujours disponibles <sup>2</sup>. Nous étions également présents au stand de la Commune au Salon du livre d'Histoire de Bourges dans la prestigieuse salle du duc Jean de Berry, le week-end du 4 au 5 février 2017. Participant lui aussi à ce salon, le fils du général Zeller a promis d'offrir à notre comité local, les documents qui ont servi à l'écriture de l'ouvrage de son père <sup>3</sup>.

Le numéro d'octobre 2016 de la revue de la MGEN du Cher avait publié un article consacré à Édouard Vaillant : c'est dans cette continuité que,

dans les locaux de cette même MGEN à Bourges, Jean-Marie Favière a prononcé le 9 mars 2017 une conférence sur le grand communard et socialiste vierzonnais.

Nous avons tenu un conseil d'administration le 15 mars, suivi d'un repas amical, pour préciser nos actions de l'année 2017. A cette occasion nous avons procédé à la distribution de DVD concernant le spectacle : « Quel est le fou ? Le monde ou moi ? »<sup>4</sup>. Des membres de notre comité se sont proposés pour les groupes de travail nationaux : le 150<sup>e</sup> anniversaire, la modernité de la Commune et le rôle du peuple.

A Bourges, sous le patronage de l'association Paroles Publiques, une conférence a été donnée

sur Séverine, le 17 mars, pour les Amis du Cher de l'Humanité, par Yvette Gilbert, une nouvelle adhérente, et par Michel Pinglaut. Ce même vendredi 17 mars, à Argenton-sur-Creuse, dans l'Indre, le Cercle d'Histoire d'Argenton-sur-Creuse a organisé un entretien-causerie avec Jean Chatelut, membre du comité berrichon des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871, et auteur de l'ouvrage *La Commune de Paris 1871 avec les ouvriers maçons des confins Berry, Marche et Limousin*. Puis notre comité a été représenté aux cérémonies parisiennes du 18 mars, ainsi qu'au banquet du 25 mars. De nouveau dans l'Indre, le 31 mars, à La Châtre, Jean Annequin, coprésident du comité berrichon des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871, a donné une conférence sur « l'Histoire de la Vallée Noire et de l'Indre dans la Commune de Paris 1871 ». Cette conférence, organisée par la Bibliothèque de La Châtre, en partenariat avec Les Amis du Vieux La Châtre et la Librairie du Berry, s'est tenue à la Salle d'honneur de la Mairie. Le 8 avril, Michel Pinglaut a présenté les *Contes kanak* de Louise Michel, à l'initiative de M. Georges Buisson, président de l'EPCC Maison de la Culture de Bourges et animateur de l'Association Paroles Publiques.

En ce qui concerne nos actions futures prévisibles à ce jour, outre la continuité du projet de site Internet interactif autour de Napoléon Gaillard, inspiré du livre de Kristin Ross, *Le Luxe Communal*, citons, le 6 mai, la reprise de la conférence de Jean Annequin sur « l'Histoire de la Vallée Noire et de l'Indre dans la Commune de Paris 1871 », à Sainte-Sévère, conférence organisée par les Amis de la Tour.

Le 26 juin, nous tiendrons notre assemblée générale et nous organiserons un troisième Café communard. Nous avons prévu de rendre visite à nos Amis Creusois le 24 juin pour la pièce de théâtre *Le rendez-vous du 18 mars 1871* donnée chez eux, à Anzême (près de Guéret). Les



contacts ont été confirmés avec l'Éducation Nationale pour des animations scolaires, en utilisant notamment la récente publication des *Contes et Légendes* par Louise Michel <sup>5</sup>. Nous allons faire une proposition à la municipalité de Baugy, en accord avec les descendants de Gabriel Ranvier, pour la plantation d'un cerisier à la Sainte-Catherine (en toute laïcité), dans l'espace Gabriel Ranvier. Nous avons prévu enfin de participer, en coopération avec l'éditeur qui a publié les livres sur Édouard Vaillant (JPS Editions), aux salons du livre de Sagonne (22 octobre), Vierzon (mi-novembre), Orval (18 novembre) et Henrichemont (19 novembre).

➤ MICHEL PINGLAUT, JEAN ANNEQUIN,  
JEAN-MARIE FAVIÈRE

(1) Claude Pannetier et Jean-Louis Robert, *Édouard Vaillant (1840-1915), de la Commune à l'Internationale*, L'Harmattan, 2016, 210 pages, 22€ (voir note de lecture du bulletin n° 69). Pour lire ce billet d'humeur : <https://vaillantitude.blogspot.fr/2017/03/avis-de-recherche.html> ; (2) <https://vaillantitude.blogspot.fr/2017/01/le-tome-deux-france-bleu.html> ; (3) André Zeller, *Les hommes de la Commune* (écrit lors de son séjour en prison) ; Librairie Académique Perrin, 1969, 470 pages ; (4) *Quel est le fou ? Le monde ou moi*, spectacle musical, hommage à Eugène Pottier et au Paris du XIX<sup>e</sup> siècle, 2016, Une Chanson pour mémoire, DVD produit par Jean-Marc Ducoudray, soutenu par la ville de Vierzon. Ce spectacle sera donné le 11 mai 2017 à Saint-Denis, à 18 h, au Musée d'Art et d'Histoire. Au programme : visite de l'exposition sur la Commune en chansons, puis spectacle sur Pottier ; (5) *Contes et légendes* par Louise Michel, institutrice et révolutionnaire, dessins de Cherb, d'après Firmin Bouisset, Editions du Petit Pavé, BP 17, Brissac-Quincé 49320 Saint-Jean-des-Mauvrets, [www.petitpave.fr](http://www.petitpave.fr), 2017, 140 pages, 12 €.

## LE MANS SOIRÉE GOGUETTE EUGÈNE POTTIER

Le 25 novembre 2016, une quarantaine de convives remplissait la salle du resto ouvrier qui nous accueillait pour découvrir la vie et le répertoire d'Eugène Pottier autour d'une paëlla.

Jean-Marie Moine, à la manivelle de son orgue de barbarie, nous a régallés d'une douzaine de chansons écrites par Eugène Pottier tout au long des étapes de sa longue vie. Quelques-unes sont connues, d'autres pas : *Reprends ta lyre*, *Le code épiqueurien*, *Quel est le fou ?*, *Cartouche banquier*, *Quand viendra-t-elle ?*, *Ce que dit le pain*, *L'auge*, *La chasse aux rats*, *L'Insurgé*, *Elle n'est pas morte*, *Sentier des bois*, *L'Internationale*.

Les participants ont pu aussi découvrir ce que furent son enfance, son apprentissage, ainsi que ses sérieux problèmes de santé. Les journées révolutionnaires de 1830 et 1848 vont être déterminantes dans sa réflexion politique.

Il est avant tout poète : son premier poème, *Vive la Liberté*, a été écrit en 1830, alors qu'il n'a que 14 ans ! Il fréquente les goguettes, « où le soir, en quittant l'établi, j'allais roucouler mes essais ».

En 1864, devenu patron de son atelier d'imprimeur sur étoffes, il encourage les ouvriers de la corporation à se syndiquer ! En 1871, il est élu membre de la Commune de Paris, puis contraint de s'exiler avant de revenir en France en 1880. Son état de santé et ses conditions de vie sont difficiles : il vit dans la misère. « *Je n'ai pas ma gloire gagnée* », disait-il.

Une mention particulière a été faite au sujet du



texte intitulé *L'Internationale* : écrit en juin 1871, il ne sera publié qu'en 1887, chanté sur l'air de *La Marseillaise*, avant qu'un Lillois, Pierre Degeyter, soit sollicité pour composer une musique qui va lancer ce qui va devenir, au fil des congrès nationaux et internationaux socialistes, l'hymne du prolétariat mondial. Pottier n'aura donc jamais connu *L'Internationale* telle que nous l'interprétons aujourd'hui ! Une brochure contenant le texte des chansons interprétées par Jean-Marie Moine, un poème remarquable, comme celui dédié à sa fille Marguerite, ou encore des textes magnifiques comme *La crise*, *Le Moblot*, *En avant la classe ouvrière*, *Jean Misère*, *Le Pressoir*, *Chacun vit de son métier*, *Propagande des Chansons*, était proposée aux participants, avec en prime des documents tels que la demande d'admission de Pottier à la Loge des Égalitaires en 1875 à New-York, l'appréciation de Jules Vallès dans le *Cri du Peuple* du 29 novembre 1883, la préface de la deuxième édition des *Chants Révolutionnaires*, signée de Allemane, Vaillant, Jaurès, puis la tribune de Lénine parue dans la *Pravda* du 3 janvier 1913.

A l'entrée du resto, notre camarade Patrick

Fonteneau présentait sous une vitrine plusieurs objets historiques exceptionnels et documents originaux de son patrimoine : un cylindre Pathé (premier enregistrement de *L'Internationale*, de 1899) et un disque 78 tours Parlophone de *L'Internationale* côtoyaient un exemplaire de la 3<sup>e</sup> édition des *Chants révolutionnaires* de Pottier, une facture (datée du 18 août 1879) de l'atelier portant en en-tête le nom de Pottier, ainsi que quelques partitions d'époque et deux exemplaires du journal *La Carmagnole* de 1896, publiant deux chansons de Pottier : *Bonhomme en sa maison*, et *Quand viendra-t-elle ?*

#### ■ GÉRARD DÉSILES

Bibliographie : *Eugène Pottier* par Maurice Dommanget , EDI Paris (1971), *Eugène Pottier, Œuvres complètes* par Pierre Brochon, Maspero (1966), *Chants révolutionnaires*, réimpression à l'identique de l'édition numérique par Gallica (BNF) aux éditions Chapitre.com (2015).

## UNE EXPOSITION AU MUSÉE DE L'ARMÉE

Cette exposition veut apporter un regard nouveau et croisé sur un sujet souvent méconnu du grand public, tant français qu'allemand, la guerre franco-allemande de 1870-1871. La guerre franco-allemande a marqué un tournant décisif en Europe, et représente un moment fondateur dans la relation entre ces deux pays. « *Année terrible* », selon l'expression de Victor Hugo, elle s'achève sur une guerre civile — la Commune de Paris —, qui ne constitue pas un accident, mais bien l'aboutissement d'un processus préexistant, que les tensions sociales et l'élan de patriotisme déclenché par la défaite française ont contribué à mettre en œuvre.

L'exposition a ainsi pour ambition de proposer un nouveau regard sur la guerre de 1870-1871, en offrant les points de vue des deux nations, qu'ils soient immédiats ou rétrospectifs, et en inscrivant ce conflit dans des perspectives chronologiques plus longues.

Les traces laissées par les témoins ou acteurs du conflit dans les arts, la littérature, ou encore l'espace urbain sont nombreuses, comme le quartier de la Défense à l'ouest de Paris, la colonne de la Victoire (*Siegessäule*) ou la *Strasse der Pariser Kommune* à Berlin.

Ces traces sont largement présentées dans le parcours de l'exposition, à travers une grande variété d'objets, de peintures, de sculptures, ainsi qu'un exception-

nel ensemble de photographies d'époque. De même sont évoquées les évolutions importantes issues de ces événements, qu'elles soient politiques, diplomatiques, militaires, idéologiques, sociales, économiques ou encore religieuses.

L'exposition présente plus de 320 œuvres, objets et documents. Plus de 80 prêts provenant de musées allemands, 20 dispositifs multimédias, 9 panneaux dédiés aux jeunes publics.

MP

**Exposition France-Allemagne(s) 1870-1871 : la guerre, la Commune, les mémoires**, du 12 avril au 30 juillet 2017 au musée de l'Armée, Hôtel des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75007 Paris. Ouvert tous les jours sauf le 1<sup>er</sup> mai, de 10 à 18h. 8,50 € visite de l'exposition, 12 € visite de l'exposition et des collections permanentes. Gratuit pour les moins de 18 ans. Visites guidées, animations jeune public, cycle cinéma, concerts, conférences...



## COURBET

### « UN TYPE ABSOLUMENT FORMIDABLE »

**C'** est Julien Blaine, un grand type sympathique, artiste et poète, qui le dit lorsque je lui demande pourquoi il a rendu hommage à Gustave

Courbet lors de sa récente exposition à la galerie Lara Vincy à Paris, « L'origine de l'origine ». Suite à une visite au musée d'Ormans, c'est d'abord le paysagiste qui retient son attention. Il cite Courbet : « *Pour peindre un pays, il faut le connaître. Moi, je connais mon pays, je le peins. Ces sous-bois, c'est chez moi, cette rivière, c'est la Loue, celle-ci le Lison ; ces rochers, ce sont ceux d'Ormans et du Puits noir. Allez-y voir, et vous reconnaîtrez tous mes tableaux.* »

Impressionné, il le paraphrase avec distance en transposant le sujet sur la femme, ce qui donne : « *Pour peindre une femme, il faut la connaître. Moi, je connais cette femme, je la peins. Ses cuisses, c'est chez moi, cette rivière, c'est l'origine du monde, celle-ci sa toison ; ces rondeurs, ce sont celles de son ventre et de ses seins. Allez-y voir, et vous reconnaîtrez tous mes tableaux.* »

L'anthropomorphisme, conscient ou non, du regard sur le paysage est une chose courante, en particulier dans les anciennes civilisations, et le grand poète Pablo Neruda ne craint pas d'utiliser l'image de la femme comme terre fertile. Ce qui peut prêter à sourire d'un point de vue féministe, mais semble touchant comme point de vue sur la maternité.

Dès l'entrée de l'exposition de Julien Blaine, on est accueilli par une reproduction de *L'Origine du monde*, le célèbre tableau qui est au musée d'Orsay ce que *La Joconde* est au Louvre, les deux œuvres suscitant autant l'admiration que l'agression dans notre société de consommation de l'art.



Carton d'invitation

Devant, un prie-Dieu du XIX<sup>e</sup> siècle nous invite au respect ou au blasphème, au choix. C'est le moment de rappeler qu'une reproduction du tableau de Léonard de Vinci avait été profanée d'une fine paire de moustaches par Marcel Duchamp. Dans son sillage, Julien Blaine, halluciné par ce qu'il voit, découvre que le corps un peu gonflé, offert à la gourmandise, est composé de quatre pommes de terre !

Il s'ensuit alors dans l'exposition toute une variation sur cette racine populaire et appétissante : tas de pommes de terre rouges et blanches dans un joli petit cageot en vitrine, photo d'un étal de marché à l'écriteau « Pomme de terre Mona-Lisa », 0,90 euros le kg, dessins de détails et textes d'accompagnement. Car Julien Blaine réagit aussi en poète, ses titres d'expositions passées le prouvent : « Avant de se faire encadrer », « Variations autour de la haine ordinaire », « L'aurignacien contemporain », « Ni vieux ni traître », « Faire l'âne et faire le zèbre », etc...

Il joue avec et sur les mots avec une grande sûreté et ne s'y fait pas prendre. Finalement, son indépendance et son insolence sont bien dignes de Gustave Courbet qui en son temps avait refusé la Légion d'honneur au risque de sa vie.

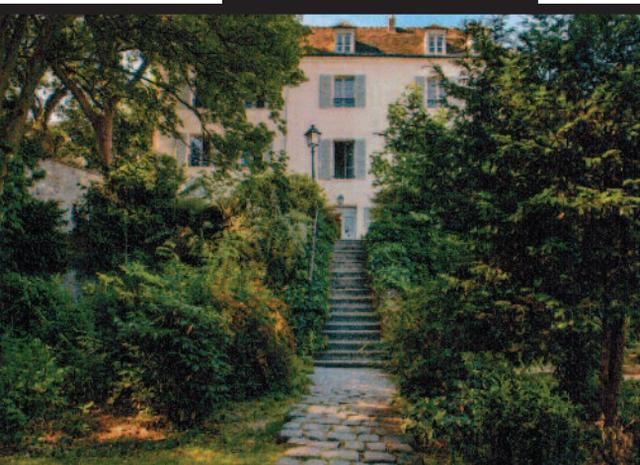
✦ EUGÉNIE DUBREUIL

L'exposition de Julien Blaine, « **L'origine de l'origine. Hommage à Gustave Courbet** », a été présentée du 10 au 28 février 2017 à la galerie Lara Vincy, 47 rue de Seine, 75006.

## LA COMMUNE AU MUSÉE DE MONTMARTRE <sup>1</sup>

**D**ans *Le Vieux Montmartre* de janvier 2016, le bulletin n°85 de la Société d'Histoire et d'Archéologie des IX<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> arrondissements de Paris, qui a fêté ses 130 ans en 2016, Claudine Rey a publié un article concernant *Les communardes de Montmartre dans le Paris de 1871*. Le bulletin évoque l'enrichissement constant des fonds par des dons ou des achats, les opérations «hors les murs» avec des prêts d'œuvres et de documents pour des expositions en France et à l'étranger. Cela m'a donné envie d'aller consulter les archives du *Vieux Montmartre* sur la Commune de Paris, dont certains documents

Jardin nord du musée de Montmartre



MUSÉE DE MONTMARTRE  
17, rue Saint-Vincent

LA



MONTMARTRE

EXPOSITION

avec *Association amuro*

AVRIL à OCTOBRE 1971

<sup>1</sup>Tous les jours de 14 heures à 17 heures, sauf le mardi

Couverture pour l'exposition  
« La Commune - Montmartre »  
à l'occasion du Centenaire  
de la Commune

sont exposés dans le musée. Appel téléphonique, lettre de motivation : depuis avril 2016, je me rends le mardi, journée des chercheurs, sur la Butte, au 12, rue Cortot, siège du *Vieux Montmartre* et du musée.

Le fonds est très important : quatre boîtes identifiées « Commune de Paris », avec des dossiers concernant des personnalités élues de la Commune ou des résidents de Montmartre (Jean-Baptiste Clément, Simon Dereure, Louise Michel). Mais il y a aussi un dossier Jules Vallès très documenté, ou de nombreuses boîtes sur André Gill, des documents iconographiques telle que la série *La Commune* avec plus de 40 portraits de communards, mais sans une seule femme..., des cartes postales et des journaux, dont ceux concer-

nant André Gill (*La Lune, L'Eclipse, La Lune Rousse*) ; des articles du *Bulletin* sur la Commune. Objectif : inventorier et proposer un plan de classement des archives de la Commune avec, en accord avec les responsables des archives, information de notre association. Je suis donc engagée dans une recherche au long cours et j'ai déjà fait des rencontres inattendues.

### UN GRAND COLLECTIONNEUR, LE DOCTEUR LOUIS BRETONNIÈRE

Pour l'exposition *La Commune - Montmartre* qui a eu lieu au Musée, d'avril 1970 à octobre 1971, indépendamment des documents prêtés par diverses institutions, figuraient ceux prêtés par le Docteur Louis Bretonnière. Un ouvrage le présente ainsi : « *chirurgien en retraite, passionné depuis 40 ans par l'étude de la Commune de Paris, auteur de plusieurs articles et du catalogue de l'exposition de Nantes commémorant le centenaire de la Commune de Paris, (il) possède une des plus belles bibliothèques privées complétée par une collection unique de documents originaux sur la Commune de Paris* ». Cet ouvrage de 1995, sur *L'internement des prévenus de la Commune à Rochefort (1871-1872)*<sup>2</sup>, qui présente les biographies de 5500 internés dans les forts ou les pontons de Charente-Maritime, figure dans la bibliothèque de notre association.

### JULES VALLÈS, ERNEST DELAHAYE, ARTHUR RIMBAUD

Il y a dans le parc de Maisons-Laffitte (78), sur le mur extérieur d'une propriété, une plaque indiquant que Jules Vallès y séjourna en 1882. Dans le dossier de Vallès, un docu-



18 mars, butte Montmartre

ment de *l'Album de la vente des souvenirs de Séverine et de Jules Vallès*, de mai 1934, concerne ce séjour ; c'est une « *sommation à une hôtelière de Maisons-Laffitte qui avait gardé les bagages et les papiers de Vallès* ». Un livre de Jacques Barreau, adjoint municipal et historien de la ville, *Maisons-Laffitte sur les pas des écrivains*<sup>3</sup>, indique que « *Jules Vallès séjourne du 15 mai au 15 juillet 1882 à l'Hôtel des Bains (...), où il met au point le manuscrit de L'Insurgé (...). S'étant absenté à plusieurs reprises, Jules Vallès refuse, à la fin de son séjour, de payer le prix de pension convenu. En représailles, l'hôtelier M. Gillet lui confisque ses effets personnels et Jules Vallès est contraint de recourir aux services d'un huissier pour récupérer ses vêtements et ses papiers* ».

Parmi les résidents de Maisons-Laffitte, l'ouvrage mentionne également Ernest Delahaye, « ami et biographe de Rimbaud, Verlaine et Germain Nouveau (qui) habite de 1914 à 1918 au 8 rue de l'Ancienne Mairie. Il meurt le 22 novembre 1930 au n°10 de la même rue ». Nouvelle construction au n°10, mais il y a une plaque au n°8. La recherche a été poursuivie au cimetière de Maisons-Laffitte, où Ernest Delahaye repose depuis 1930. Vallès, Delahaye ami et biographe de Rimbaud ; Rimbaud et la Commune : un biographe actuel de Rimbaud, Steve Murphy a consacré un ouvrage et des articles à ce thème qui fut longtemps controversé<sup>4</sup>. À suivre ■ **AR**

(1) Musée de Montmartre - 12, rue Cortot, 75018 Paris. (2) Louis Bretonnière - Roger Pérennès, *L'internement des prévenus de la Commune à Rochefort (1871-1872)*, Conseil général de la Charente-Maritime/Université Inter-Ages, 1995. (3) Jacques Barreau - *Maisons-Laffitte sur les pas des écrivains*, Ed. Lorissee, 2012. (4) Steve Murphy - *Rimbaud et la Commune*, Classiques Garnier, 2010 / Article du dossier Verlaine - Rimbaud, *La subversion poétique, aux avant-postes de la Commune - Le Magazine littéraire*, n°573, novembre 2016

Le musée de Montmartre, rue Cortot au printemps





## CHARLEVILLE N'EXPOSERA PAS L'ARME DE VERLAINE

L

e revolver avec lequel Verlaine tenta de tuer Rimbaud, en 1873 à Bruxelles,

a été acquis par un acheteur anonyme lors d'une récente vente à Paris. La ville de Charleville-Mézières avait pourtant lancé une souscription, mais n'a pas pu en chérir.

Le 30 novembre dernier, lors d'une vente aux enchères chez Christie's à Paris, l'arme de Verlaine a trouvé preneur au prix astronomique de 434 500 euros ! Le revolver, un Lefauchaux, était estimé entre 50 000 et 60 000 euros. L'acheteur,

dont on ignore la nationalité, a enchéri par téléphone. La ville natale de Rimbaud, Charleville-Mézières (Ardennes), avait pourtant lancé une souscription publique, avec la Fondation du patrimoine, « pour que le revolver de Verlaine trouve la place qu'il mérite », dans le nouveau musée dédié au poète communal<sup>1</sup>. Mais le prix atteint ne lui a laissé aucune chance.

Mais revenons cent-quarante ans en arrière. Le 10 juillet 1873, après une nuit d'ivresse, Verlaine achète un six coups de calibre 7 mm, à l'armurerie Montigny, dans la galerie Saint-

Hubert, à Bruxelles. De retour à l'hôtel *À la ville de Courtrai*, rue des Brasseurs, près de la Grand-Place, après un repas bien arrosé, il saisit son arme et tire sur Rimbaud en s'écriant : « Voilà pour toi puisque tu pars ! » Une balle atteint son compagnon au poignet gauche, une autre se loge dans un mur. A peine sorti de l'hôpital, Rimbaud se précipite vers la gare du Midi pour attraper le train de Paris. Soudain, se sentant à nouveau menacé par Verlaine, il se réfugie auprès d'un policier, qui arrête tout le monde. Le 8 août 1873, le tribunal correctionnel de Bruxelles condamne Verlaine à deux ans de réclusion.





## VERLAINE EMPRISONNÉ

Dans la prison de Mons, où il passera 555 jours, il écrira les trente-deux poèmes de *Cellulairement*, qu'il publiera par la suite séparément dans les recueils *Sagesse*, *Jadis et naguère*, *Parallèlement* et *Invectives*. Il faudra attendre 2013 pour que l'éditeur Gallimard réunisse enfin les poèmes de prison en un seul recueil, selon le vœu de Verlaine<sup>2</sup>. Parmi ces poèmes figurent *L'Art poétique* et *La Chanson de Gaspard Hauser*. Verlaine et Rimbaud se reverront une dernière fois après la libération du premier, en 1875 à Stuttgart, où Rimbaud remettra à son ami le manuscrit des *Illuminations*. Quant au fameux revolver, conservé par la police belge, il a été rendu à l'armurerie Montigny, avant d'être cédé en 1981 à Jacques Ruth, collectionneur d'armes. C'est en voyant, au début des années 2000, le film *Rimbaud, Verlaine : Eclipse totale* d'Agnieska Holland, avec Leonardo di Caprio dans le rôle de Rimbaud, que Jacques Ruth s'aperçoit qu'il possède un trésor historique. Il contacte alors un conservateur de la Bibliothèque nationale de Belgique, Bernard

Bousmanne, commissaire de l'exposition « Verlaine emprisonné », présentée au Musée des lettres et manuscrits de Bruxelles, en 2012-2013, puis à celui de Paris, en 2013<sup>2</sup>. « *J'ai cru à une plaisanterie, témoigne le conservateur. Mais tous les éléments correspondaient, le modèle, la date et le lieu de fabrication. Nous avons même demandé des expertises balistiques à l'École royale militaire de Bruxelles. Elles ont été concluantes* ». Reste-t-il à Bruxelles

des traces du passage des deux poètes ? L'armurerie Montigny, où Verlaine acheta le revolver a été remplacée par une épicerie fine, où le thé et les speculoos sont les seules munitions<sup>3</sup> Quant à l'hôtel où séjournèrent les deux écrivains, situé au n° 1 rue des Brasseurs, il a disparu en 1979 pour faire place à une boutique de dentelles. Rose et Jean-Pierre, les propriétaires actuels, détestent la plaque commémorative posée en 1991. « Les touristes qui nous demandent qui sont ces Verlaine et Rimbaud gênent l'entrée du magasin », se plaignent-ils<sup>4</sup>.

✎ JOHN SUTTON

(1) Outre les plus connus : *Chant de guerre parisien* et *Les Mains de Jeanne-Marie*, Rimbaud a également écrit *Vieux de la vieille* et *L'Orgie parisienne*, comme le rappelle justement Steve Murphy, dans son article « La subversion poétique aux avant-postes de la Commune », dans *Le Magazine littéraire* n° 573, novembre 2016.

(2) *Cellulairement*, suivi de *Mes Prisons*, Gallimard (2013). Lire la note de lecture dans le bulletin *La Commune* n° 55, page 30.

(3) Lire l'article « Verlaine emprisonné » dans le bulletin *La Commune* n° 53, page 21.

(4) Lire l'article de Marie-Béatrice Baudet, « La «révélation» de Verlaine », dans *Le Monde* du 2 août 2016.



## GEORGES AILLAUD NOUS A QUITTÉS

Georges Aillaud, adhérent de notre association, est décédé au mois de février 2017. Ancien ingénieur, militant syndicaliste, il s'adonnait à ses deux passions : la Commune de Paris et l'œuvre d'Aragon et d'Elsa Triolet. Bibliophile averti, il avait patiemment accumulé une riche collection d'éditions originales des deux écrivains, mais aussi des œuvres marquantes sur la Commune de Paris et la Révolution française, deux périodes dont il avait une connaissance érudite.

On lui doit la liste la plus complète à ce jour des *Écrits sur l'art d'Aragon*, le *Dictionnaire des pseudonymes littéraires de la Résistance*, et surtout la *Chronologie d'Aragon et d'Elsa Triolet de 1939 à 1945*, tous publiés dans les *Annales de la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*. C'est grâce à son réflexe d'acquérir la collection complète des *Étoiles clandestines* qu'avait pu être réalisé un reprint des *Lettres françaises* et des *Étoiles* au Cherche midi. Il a aussi régulièrement donné des articles à *Faites entrer l'Infini* et aux *Annales*. Son décès interrompt la réalisation d'autres projets.

C'est lui qui avait retrouvé la colonne des Baisers, réalisée en 1906 par Émile Derré, dont le chapiteau porte quatre visages dont ceux de Louise Michel et d'Auguste Blanqui. Installée initialement dans le jardin du Luxembourg, elle avait été retirée et déposée dans une cour de la manufacture des Gobelins, où Georges Aillaud la retrouva. Restaurée, elle a été réinstallée près de l'Hôtel de Ville de Roubaix.

Les Amies et Amis de la Commune expriment leur sympathie à sa femme Claude, à ses enfants et petits-enfants et à tous ceux qui lui étaient chers.

<https://www.amisarontriolet.com/single-post/2017/02/27/Notre-ami-Georges-Aillaud-nous-a-quitte>

## AMAND GAUTIER (1825-1894) UN ARTISTE SINCÈRE ET TALENTUEUX UN AMI DE COURBET ENTRAÎNÉ DANS L'AVEVENTURE DE LA COMMUNE



mand-Désiré Gautier naît à Lille, le 19 juin 1825, au sein d'une famille modeste originaire de la région. En 1851, nanti d'une bourse et d'une pension du départe-

ment, Amand Gautier part à Paris où il s'installe chez son ami Paul-Ferdinand Gachet, élève à la faculté de médecine.

En 1853, il rencontre Courbet dans les divers cénacles de la rive gauche : la Brasserie Andler, le Café Momus, Le Divan Lepeltier. Admis au Salon, il jouit d'un certain succès auprès de la critique ainsi que de Maxime du Camp, de Nadar et même de Baudelaire en 1859, mais il est toujours désargenté malgré quelques commandes. Il devient l'ami d'Eugène Boudin, a un temps le jeune Monet comme élève, participe à de nombreuses expositions, est membre de l'atelier éphémère dirigé par Courbet.

Au début de l'année 1870, des réunions enflammées se tiennent au café Guerbois concernant la réforme du Salon. Un comité prépare une liste d'artistes candidats au jury : Amand Gautier y figure aux côtés de Daubigny, Corot, Millet, Courbet, Daumier, Manet. Il est question d'accorder plus de poids aux artistes et moins au contrôle du ministère des Beaux-

Arts. La guerre, déclarée le 15 juillet, arrête tous les projets.

### LA FIN DE L'EMPIRE, LA COMMUNE

Après la proclamation de la République, le 4 septembre, la foule libère Rochefort. Parmi les proches de Gautier sont restés à Paris Gachet, qui sera médecin des ambulances, Nadar, Manet, Puvis de Chavannes, Dalou, et Courbet ; ce dernier, nommé président de la Fédération des artistes de la capitale, fonde une commission chargée de la sauvegarde des œuvres d'art des musées nationaux, dont Gautier s'occupe aussi, et propose la démolition de la Colonne Vendôme.

Après la capitulation, Gautier célèbre avec joie la proclamation de la Commune, le 18 mars 1871. S'il n'est pas membre de la Commune, contrairement à Courbet, Gautier adhère au programme développé dans la Lettre aux Artistes de Paris, publiée dans *Le Rappel*. Le 17 avril, il est élu au comité de la Fédération des artistes, composée de 47 membres représentant les diverses facultés de peintres, sculpteurs, architectes, lithographes, graveurs, dont la mission est de sauvegarder les œuvres d'art menacées, et de réorganiser les Beaux-Arts. Il est nommé à la sous-commission



Portrait d'Amand Gautier  
par Courbet

chargée des expositions annuelles. Il collabore à la mise en place d'un programme éducatif. Le 18 mai, il assiste aux côtés de Courbet au déboulonnage de la Colonne Vendôme.

### APRÈS LA COMMUNE

Les dénonciations pleuvent après la Semaine sanglante. Il est arrêté le 14 juin et incarcéré dans la cellule 64 de la Préfecture de Police (Courbet, arrêté le 7 juin, se trouve dans la cellule 24). Il figure sur la liste des 30 « indi-

vidus à maintenir en dépôt ». Il note scrupuleusement les mesures de sa cellule et laisse des croquis, des portraits de détenus, qu'il réunira dans un album *Souvenirs de la Commune*. Certaines feuilles de ce cahier se trouvent au musée Carnavalet et au Cabinet des Arts graphiques de la Bibliothèque Nationale de France \*.

Transféré en juin à Satory, puis dans un cachot à Billancourt, il est appelé le 11 juillet à comparaître devant le procureur de la République du tribunal de première instance pour « *usurpation de fonctions* », il est incar-



Œuvres d'Amand Gautier  
dont, à gauche, *Femme de repassage*  
et ci-dessus, un portrait du docteur Gachet

céré le 12 juillet à Mazas. Sa femme lui apportant papier et crayons, il laisse de nombreux croquis : un ecclésiastique gris de peur, un portrait d'Eugène Varlin séduisant de fougue et de jeunesse. Il note scrupuleusement l'état de sa cellule, relève tous les graffitis qui lui paraissent intéressants et qui figureront sur son tableau d'Henri Rochefort (conservé au musée de Saint-Denis). Il voit Courbet, lui aussi à Mazas. Le 10 août, il comparaît devant le tribunal de police correctionnelle de première instance du département de la Seine. Il est prévenu de s'être « *en 1871 à Paris immiscé sans titre dans des fonctions de conservateur du musée du Louvre* ». La séance est brève, il est relâché. Quelles raisons invoquer à cette clémence ? L'intervention sans doute d'un inspecteur des Beaux-Arts, le marquis de Chennevières, qui aidera d'autres prévenus (Eugène Glück et même Courbet) et le talent de son avocat (à qui Gautier offrira son portrait de Rochefort).

Le retour est difficile : ses tableaux ont été pillés par les Allemands, il est démoralisé par la sanglante répression ouvrière, et la misère des orphelins de la Commune. Il rend visite régulièrement à Courbet, incarcéré à Sainte Pélagie.

Pour des raisons politiques, en 1872 et en 1873, il se voit refuser l'accès du Salon officiel (comme Courbet).

Ses fidèles amis sont Gachet, Nadar, Arosa, Degas, Jongkind, Sisley, Castagnary. Ils cherchent une stratégie pour aider Courbet avant son procès. Courbet, condamné à payer les frais de remise en état de la Colonne, se pourvoit en appel en avril 1874. Mais le jugement, qui condamne Courbet à payer une somme colossale, y sera confirmé, le condamnant à de véritables travaux forcés, à de perpétuels sou-

cis d'argent (accablé, Courbet mourra en Suisse peu de temps après).

Pour Gautier, les nuages s'amoncellent : les mécènes ne sont plus là, les toiles ne se vendent pas, sa vie familiale bascule (séparation d'avec sa femme, brouille avec sa fille). Il est ruiné, endetté, spolié de ses tableaux. Bien qu'aidé par ses amis parisiens, Carolus-Duran, Durand-Ruel, il ne crée plus, n'innove plus.

Grâce à la céramique, il trouve un ultime épauouissement à Gien et à Nevers, loin de Paris et des salons. Il meurt le 30 janvier 1894, désabusé, conscient de n'avoir pas réussi comme ses amis.

Il est incontestable que ses activités au sein de la Fédération des Artistes et son soutien inconditionnel à Courbet ont nui à sa carrière. Un autre facteur a contribué à cet oubli prématuré : il est méconnu du public parce que nombre de ses œuvres ont été détruites ou se trouvent inaccessibles dans des collections privées.

Il est indéniable aussi que Gautier s'est dispersé au service d'amis : son déclin coïncide avec l'éloignement de Manet, de Sisley, de Pissarro, avec la rupture avec Boudin, la brouille avec Gachet. Après 1879, il connaît un isolement artistique néfaste.

Fils de pauvres, il eut la gloire à 30 ans, mais disparut dans l'indifférence et l'oubli : un hommage lui fut rendu au musée Courbet, à Ormans, en 2004, par la première (et la seule) exposition qui lui ait été consacrée dans son propre pays.

■ ROSINE GAUTIER, MARIE-CHANTAL NESSLER

\* La famille possède plusieurs lettres écrites de sa prison, notamment au docteur Gachet.

**L'APOTHÉOSE  
DE LA CANAILLE  
OU  
DES ARTISTES  
CONTRE  
LA COMMUNE**

Ce livre centre presque toute son étude sur un grand tableau de 4,30 mètres sur 3,32 mètres, proposé au Salon des artistes de 1885 comme révélateur de la réaction de nombreux artistes à l'événement qu'a été la Commune. Ce tableau (qui donne son titre à son ouvrage) est l'œuvre d'un artiste de 35 ans, Maurice Boutet de Monvel (1850-1913), qui a été l'élève de maîtres académiques (Cabanel, Carolus-Durand entre autres). Mais ce qui surprend aujourd'hui, c'est que cet artiste se soit fait connaître surtout comme un illustrateur raffiné et délicat de livres pour enfants, aujourd'hui encore très connus<sup>1</sup>. Il y a un profond décalage entre cette douceur et la violence satirique de ce tableau au contenu profondément réactionnaire. Décrivons-le : la moitié supérieure montre un barbu couronné, affalé vulgairement dans un fauteuil (sans doute volé dans un palais), enveloppé dans un tissu rouge, en forme de toge, déguenillé, un poignard dans une main, une bouteille de vin dans l'autre, piétinant de son pied nu et sale une jeune femme évanouie, recouverte d'un drap blanc. Cette femme symbo-

lise la France piétinée par la « canaille » communarde. La foule frénétique, essentiellement masculine, tend ses bras et ses mains sales pour acclamer ce roi des gueux ; deux compères sont à côté de lui, vêtus en bourgeois, deux sinistres personnages tirés d'un mélodrame célèbre au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, qui sont des escrocs et des bonimenteurs. Ils représentent pour le peintre les chefs de la Commune manipulant les masses. Ce livre montre ensuite que ce tableau n'a fait que reprendre tous les mécanismes de dévalorisation de la Commune déjà utilisés avant lui par d'autres artistes (Bertall, Léonce Schérer, Félix Guérie)<sup>3</sup>. De nombreux artistes vont aussi participer à la campagne en illustrant les ruines provoquées par les « pétroleuses » : ainsi *Les ruines du palais des Tuileries*, par le peintre Ernest Meissonier. L'auteur fait ensuite le parallèle entre la réaction des

artistes et celle des écrivains (Zola notamment) au moment de la Commune. Dans les deux cas, elles traduisent la frayeur devant un événement qu'ils ne comprennent pas et qui les remet en question. Cependant la toile de Boutet de Monvel fut retirée du Salon la veille de l'inauguration, par peur des polémiques qu'elle risquait de provoquer, après une visite d'Edmond Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Depuis, le temps est passé et l'on ne trouve plus d'artistes anti-communards aujourd'hui. Dans la fin du livre, l'auteur prend un autre exemple : celui des grèves de mineurs à la fin du siècle, pour montrer l'évolution des artistes et de Zola. Livre intéressant avec de nombreuses illustrations de l'époque, malheureusement dans un format trop réduit.

► **PAUL LIBSKY, ANNETTE HUET**

Pierre Coftier, *L'Apothéose de la canaille, autour d'un tableau*, Cahiers du temps, 2016.



(1) *Chansons de France pour les petits Français, La civilité puérile et honnête, La Fontaine, fables choisies pour les enfants, Filles et garçons, Nos enfants, Jeanne d'Arc.*

(2) *L'auberge des Adrets* avec Robert Macaire et son second Bertrand, mélodrame de 1823 : le sous-titre du tableau est *Le triomphe de Robert Macaire.*

(3) Et partiellement Gustave Doré qui a fait par ailleurs des dessins très satiriques des députés versaillais.



**JULES ANDRIEU**  
**NOTES POUR SERVIR**  
**À L'HISTOIRE DE**  
**LA COMMUNE DE PARIS**

Les éditions Libertalia viennent de rééditer un texte indispensable à qui désire établir le plus objectivement possible l'histoire de la Commune. Jules Andrieu (1838-1884) est, en effet, un témoin de poids : il est membre de la Commune et son délégué aux Services publics. Il témoigne donc de l'intérieur, à l'instar de Jean-Baptiste Clément dans *La revanche des communeux*, et il donne son point de vue sans ménager les critiques.

Son ouvrage est, toutefois, très difficile à lire. Le style est lourd et alambiqué. Les phrases sont pleines de références érudites et de digressions inutiles.

Néanmoins, Andrieu expose comment il a pu assurer la permanence des services publics, alors que Thiers avait misé sur la brusque interruption des inhumations, de

l'alimentation en eau, des égouts, des poubelles... pour instaurer le chaos (p.128). Andrieu a réussi à mobiliser ses agents, en s'appuyant sur les moins gradés d'entre eux, qui travaillaient avec d'autant plus d'efficacité qu'ils n'étaient plus bridés par leurs chefs, partis à Versailles ou limogés par Andrieu.

Son analyse critique de l'organisation de la Commune semble pertinente. Quatre commissions auraient suffi : finances, guerre, subsistances et police, placées sous le contrôle d'une commission centrale, dite « administrative », qui aurait supervisé aussi les vingt mairies fonctionnant alors comme des sous-communes (p.137-142). Son jugement sur les membres de la Commune ne manque pas non plus d'intérêt : selon lui, la plupart d'entre eux ne faisaient que parler au lieu d'agir ; il aurait fallu donner l'essentiel du pouvoir à Lefrançais et à Vermorel, secondés par Jourde, Theisz, Tridon, Varlin, Longuet, voire par Cournet, Arnaud, Gambon, Pottier, Frankel, Mortier « et bien d'autres. *Les agitateurs et les exagérateurs, comme Félix Pyat, comme Pillot, comme Régère, auraient perdu du coup leur néfaste influence* » (p.238).

Son analyse des incendies pendant la Commune est particulièrement intéressante : « *Les versaillais [...] ne se gênaient pas pour mettre le feu aux maisons qui servaient de point d'appui aux barricades. Ils ne craignaient pas non plus d'incendier à*

*droite et à gauche, sans autre nécessité que de grossir le bilan incendiaire de ces misérables insurgés, qu'ils fusillaient et mitraillaient, comme ils le méritaient, c'est-à-dire en masse* » (p.218). « *Des incendies qui, du 22 au 28 mai, ont si fatalement éclairé Paris, il ne reste au compte de l'idée communale que l'incendie des Tuileries et celle de l'Hôtel de Ville. [...] J'applaudis sans restriction à la destruction du monument qui est l'emblème [...] des royautés et à celle de [...] l'Hôtel de Ville, qui a toujours servi au libéralisme, depuis Lafayette jusqu'à Jules Ferry, à escamoter les révolutions du peuple* » (p.219).

Il note que Thiers ne s'est pas pressé de pénétrer dans Paris, pour éviter que trop de brusquerie n'incitât les Parisiens à porter atteinte à la Banque de France ou aux titres de propriété et aux « *valeurs immobilières éparses dans les études des notaires ou concentrées dans les grandes compagnies : Crédit foncier, Comptoir d'escompte, etc.* » (p.186-187).

Dans la conduite de la guerre, il déplore que l'on n'ait pas tiré parti du remarquable réseau de carrières et de galeries souterraines existant, pour miner les zones extérieures aux fortifications, et notamment le plateau de Châtillon (p.146). ➤ **CB**

Jules Andrieu, *Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris en 1871*, Libertalia, Paris, 2016, 395 p.

# La Commune

## DANS CE NUMÉRO

Édito : Pour une réelle démocratie · 02  
Montée au Mur 2017 · 03

### Histoire

L'année terrible / août 1870-juillet 1871 · 04  
Traces des combats de mai · 07  
À propos des décrets de la Commune · 11

### Notre association

Journée d'études du 25 février 2017 · 13  
Rencontre avec les nouveaux adhérents · 14  
18 mars 2017 · 15  
Le banquet 2017 : un grand moment · 17  
Chez les Amis et amis berrichons · 18  
Le Mans : soirée gouquette Eugène Pottier · 20

### Actualité

Exposition au musée de l'Armée · 22

### Culture

Courbet, un type absolument formidable · 23  
La Commune au musée de Montmartre · 24  
Charleville n'exposera pas l'arme de Verlaine · 26  
Amand Gautier (1825-1894) · 30

Georges Aillaud nous a quittés · 29

### Lectures

Pierre Coftier, *L'apothéose de la canaille* · 34  
Jules Andrieu, *Notes pour servir à l'histoire de la Commune* · 35

**Directeur de la publication** : Claude Willard

**Ont participé à ce numéro** : Jean Annequin, Françoise Bazire, Georges Beisson, Hubert De Leffe, Gérard Désiles, Eugénie Dubreuil, Jean-Marie Favière, Rosine Gautier, Annette Huet, Marc Lagana, Paul Lidsky, Marie-Chantal Nessler, Michel Pinglaut, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Aline Raimbault, John Sutton

**Coordination** : Michèle Camus et Michel Puzelat · **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier

**Impression** : Imprimerie Maugein · **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (71) paraîtra début septembre 2017. Faire parvenir vos articles avant le 31 mai 2017

 LES AMIÈS ET AMIS DE LA  
**Commune de Paris 1871**

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91  
courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14h à 17 h (sur rendez-vous)